

# L' Abeille.

5me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

5me Année.

VOL. V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 22 MARS 1853.

No. 25

## LE RIMEUR REBUTE.

Adieu vous dis, triste lyre,  
C'est trop apprêter à rire,  
De tous les métiers le pire  
Est celui qu'il faut élire  
Pour mourir de male faim :  
C'est à point celui d'écrire.  
Adieu vous dis, triste lyre.  
J'avais vu dans la satire  
Pelletier cherchant son pain ;  
Cela devait me suffire  
M'y voilà, s'il le faut dire.  
Faquin, et double faquin  
[ Que de bon cœur j'en soupire ! ]  
J'ai voulu part au pasquin :  
C'est trop apprêter à rire.  
Tournons ailleurs notre mire  
Et prenons plutôt en main  
Une rame de navire.  
Adieu vous dis, triste lyre.  
Je veux que quelqu'un désire,  
Voire, brûle de nous lire ;  
Qu'on nous dore en maroquin,  
Qu'on grave sur le porphyre  
Notre nom, ou sur l'airain ;  
Que sur l'aile du Zéphire  
Il vole en climat lointain.  
Ce maigre lot où j'aspire  
Remplit-il ma tirelire ?  
En ai-je mieux de quoi frirer ?  
S'habille-t-on de vélin ?  
Hélas ! ma cheveance expire,  
Soucis vont me déconfirer,  
J'en suis plus jaune que cire.  
Par un si se'op martyre  
C'est trop apprêter à rire.  
Et puis, pour un qui m'admire  
Mant autre et maint me déchire,  
Contre mon renom conspire,  
Veut la rime m'interdire.  
Tel cherche un bon médecin,  
( S'il en trouve il sera fin ! )  
Pour me guérir du délire :  
Et, comme à cerveau malsain,  
L'ellébore me prescrire.  
Je ne sus ni le plus vain  
Ni le plus sot écrivain ;  
Si sais-je bien pour certain  
Qu'aisément s'enflamme l'ire  
Dans le littéraire empire.  
Despréaux encor respire,  
Toujours franc, toujours mutin.  
Adieu vous dis, triste lyre.  
Jouïter avec ce beau sire  
Serait pour moi petit gain,  
Sans bruit mes grênes je tire.  
C'est trop apprêter à rire :  
Adieu vous dis, triste lyre.  
Si vous désirez savoir le nom de telles poésies, demandez-le à M. M. les Humanistes.

## MAZARIN.

Un jour, c'était en 1630, Louis XIII et Richelieu s'étant rendus à Lyon, y rencontrèrent un jeune diplomate italien dont

les talents et l'adresse s'étaient déjà déployés dans plusieurs occasions. Ce jeune italien, cet homme d'état, était Jules Mazarin ; c'était cet homme qui, succédant à Richelieu, devait à son tour, mais par des moyens différents, préparer la glorieuse époque du règne de Louis XIV.

Jules Mazarin, fils de Pierre Mazarin, noble sicilien, naquit à Rome le 14 juillet 1602. Après avoir fait ses études à Rome et suivi en Espagne les cours de droit aux universités d'Alcala et de Salamanca, il abandonna la jurisprudence pour embrasser la carrière militaire qui lui fit trouver celle de la diplomatie. Appelé en France par Richelieu qui l'avait déviné à Lyon, Mazarin quitta l'Italie en 1639, fut naturalisé français cette même année, et s'attacha dès lors irrévocablement à sa nouvelle patrie.

Les services qu'il rendit alors à la France lui valurent bientôt le chapeau de cardinal que Louis XIII obtint à Rome pour lui. Cependant il faut remarquer que Mazarin ne reçut jamais les ordres sacrés ; ce cardinalat ne fut pour lui qu'une sorte de dignité séculière.

Après la mort de Richelieu, Louis XIII légua toute l'autorité à Mazarin qui eut dès lors la direction de toutes les affaires. Mais bien différent de Richelieu qui avait régné par la terreur, le nouveau ministre voulut au contraire régner par la douceur. Il chercha d'abord à se faire des amis, en obtenant la mise en liberté de toutes les victimes du dernier ministère. Louis XIII suivit de près Richelieu dans la tombe. Ce prince, en mourant, nomma Mazarin membre du conseil de régence dont la présidence était confiée à la reine Anne d'Autriche. La reine, usant de sa prérogative, nomma premier ministre le cardinal qui avait montré son habileté en secondant les vues profondes de Richelieu. On vit alors ce favori italien présider presque seul aux destinées de la France. N'ayant d'autre appui que la confiante affection d'une reine, étrangère comme lui, il sut faire face à tous les troubles d'une régence, à la révolte de tous ces princes du sang et de ces grands seigneurs humiliés par Richelieu. La lutte était périlleuse et la victoire difficile. La fronde au-de-

dans, la guerre au dehors, des finances en désordre, une foule d'ennemis sur les bras tels que Condé, Paul le Gondi, Paris tout entier, voilà les obstacles qu'il avait à vaincre. Mazarin en triompha cependant. Deux fois les grands seigneurs le chassèrent de la France, mais il sut y revenir et se maintenir au faite du pouvoir. Il est vrai que pour triompher il employa cette politique peu scrupuleuse dont on usait envers lui, achetant ses ennemis, ayant beaucoup d'espions, magnifique en promesse, mais très-peu esclave de sa parole. Né italien et nourri dans les intrigues, Mazarin était souple et dissimulé. Il voulait par la ruse et par l'adresse arriver au même but que Richelieu s'était efforcé d'atteindre par la force. Mais malgré sa tortueuse politique, on ne peut lui refuser la gloire d'une constante modération, car si jamais homme ne fut plus insulté que lui, jamais homme aussi ne se vengea moins. Aussi puissant que Richelieu l'avait été, il pouvait comme lui écraser ses ennemis, mais il ne versa jamais une goutte de sang et ne fit usage que rarement de la Bastille. Deux traits sont remarquables dans le caractère de Mazarin : il aimait passionnément sa patrie adoptive ; il dédaigna infiniment ses ennemis personnels, et l'on peut dire de lui qu'il fut l'homme public de son temps, qui valut le mieux par le cœur et qui montra le plus d'esprit.

Les glorieuses journées de Rocroi, de Nordlingen, de Lens, illustrèrent les premières années du ministère de Mazarin. Le traité de Westphalie qui les suivit valut à la France l'Alsace avec d'autres domaines, et resserra l'autorité de la maison d'Autriche dans les bornes les plus étroites. Ce glorieux traité qui prouvait le génie de Mazarin, aurait dû dès lors lui mériter l'amour de la nation ; mais les troubles de la France qui surgirent à cette époque et qui se prolongèrent durant six ans, ne lui permirent pas de jouir de sa gloire. Les temps d'orage étaient venus pour lui. Condé, qui avait combattu contre la Fronde et avait obtenu la paix avec le ministre de Mazarin, exalta avec orgueil ses services et ne gardait aucun ménagement avec le cardinal